

**Allocution de Jean-Claude Casanova,
Président du jury
à l'occasion de la remise du prix Guizot
à Mona Ozouf,
le 4 octobre 2002 au Val-Richer**

Madame la Présidente du Conseil général,
Monsieur le Président Boutros Boutros-Ghali,
Monsieur le Sénateur,
Mesdames et Messieurs de la Société du Val-Richer,
Chers confrères,
Chers amis,

Nous sommes réunis pour la 5^{ème} fois pour la remise du prix Guizot à son récipiendaire. Je ne suis dans ce rôle que le successeur de François Furet et la première chose que je dirai avec la plus tranquille certitude est que, s'il était parmi nous aujourd'hui :
et l'auteur couronné
et le livre choisi
comblerait ses vœux et le justifierait d'avoir aux côtés de Mme d'Ornano et des héritiers de François Guizot contribué à faire naître ce prix.

Chère Mona, pour vous comme pour moi et pour beaucoup d'autres ici, François reste présent. Je suis sûr qu'en écrivant ce livre vous avez souvent pensé à ce qu'il aurait pu dire de ces romans du XIX^e siècle qu'il n'avait jamais cessé de fréquenter et dans lesquels il cherchait à comprendre à la fois les mystères de l'âme humaine et le sens caché de notre histoire nationale. En vous lisant je me suis demandé, sachant à peu près ce qu'il pensait des héros de Balzac et de Flaubert, ce qu'il pensait des héros de Stendhal dont je n'avais jamais parlé avec lui. Avec vous donc comme intercesseur j'ai poursuivi une conversation avec lui qui ne s'achèvera qu'avec nous tous.

Dois-je dire que votre sujet et la manière enchanteresse dont vous l'avez traité l'aurait comblé comme elle a comblé notre jury ?

Quel sujet ? Le titre dit tout : *Les aveux du roman*.

Quels romans ? Vous en avez choisi une dizaine dont les auteurs vont de Mme de Staël à Anatole France avec, bien sûr, les maîtres de l'éducation française : Stendhal, Balzac, Hugo, Flaubert. Ces livres étaient destinés à distraire les femmes principalement, lectrices de romans par excellence et formatrices de la sensibilité moderne - mais ils ont bien plus à dire que l'art de distraire.

Quels sont les aveux que vous tirez de ces romans, dois-je dire les doux aveux ? La douceur n'est pas dans leur contenu. Elle est dans la méthode de votre interrogation, la main par laquelle vous les tenez. Vous instruisez à charge et à décharge avec une exquise bienveillance sans rien laisser paraître de vos propres sentiments. J'ai lu plusieurs fois votre chapitre sur Anatole France en me demandant ce que vous pensiez en définitive de lui. Je vous ai trouvée tantôt cruelle tantôt bienveillante. Vous ne laissez rien paraître de vous mais vous ne laissez rien échapper de lui : ni ses personnages, ni ses intentions, ni ses limites, ni, peut-être ses grandeurs. Cette perspicacité hors de paire vous la mettez au service des

interrogations fondamentales pour faire dire à ces romans deux choses essentielles, qu'est-ce que la nature humaine et qu'est-ce que l'histoire.

D'abord sur la nature humaine, comme vous l'écrivez, « il y a une quantité de malheurs impossible à abolir dans l'existence humaine qu'on peut appeler fugacité, fragilité, finitude, fond obscure des conscience, ténacité du mal. »

S'il en est ainsi, je vous cite encore, cela empêche les hommes « non seulement de s'installer dans la perspective du bonheur personnel, mais même dans la célébration sans nuance du progrès global de l'humanité... Et quand bien même sa marche paraît indiscutable, elle est sans force contre la pensée de la mort. »

Thème classique par excellence. Cette éducation à la « petitesse du fait terrestre » le roman français la tient des moralistes français, et malgré l'histoire et contre les utopies, il le maintient comme une évidence.

Il se heurte évidemment à la démocratie dont la religion naturelle est le progrès, qui s'interdit de distinguer entre les individus accomplissant d'une certaine façon la parole de Saint Paul :

il n'existe plus,
ni homme ni femme,
ni grec ni juif,
ni maître ni esclave.

Le roman du XIX siècle français, que vous étudiez si bien, vient après la Révolution. Il suit le cheminement des âmes dans le bouleversement de la société et dans le progrès de la démocratie, question qui obsède aussi bien Guizot que Tocqueville. Ce n'est pas un hasard si l'ascension sociale tient une telle place chez Stendhal et Balzac. Ce n'est pas un hasard si le jeune Blum, lecteur de Stendhal, ne lui trouve pour mérite que d'avoir décrit l'ambition sociale.

Et par là le roman français éclaire à la fois le drame de l'existence et le procès de l'égalité. Je dis procès au sens de processus pour montrer qu'il explique à la fois l'essor et le succès de ce roman mais aussi la crise du roman français.

Il faudra savoir, il faudra discuter et réfléchir pour savoir si la crise du roman français qui tient au fait que les héros sont désormais sans attache ni généalogie, dites-vous, qui sont écrits par des romanciers narcissiques dont toute l'intrigue romanesque consiste à se contempler, il faudra s'interroger pour savoir si cette crise tient aux progrès de l'éducation qui a transformé tous les professeurs en écrivains ou si elle tient au déclin relatif de la puissance française puisque cette crise ne semble pas atteindre encore le roman dans la démocratie américaine.

Nous ne saurons pas la réponse, tant que nous n'aurons pas lu vos prochains livres. Aussi ne prolongerai-je pas. Ce qui rend votre livre si précieux et si riche, c'est que derrière chaque porte qu'il ouvre se trouve une vaste salle qui conduit à une autre porte qui ouvre une salle plus vaste encore. Nous réfléchissons avec vous aux propos de Lucien Leuwen, à ceux de l'abbé Lantaigne et du préfet Worms-Clavelin, puis à la politique française, puis à la Révolution, puis à l'ambition, puis au succès mondain, puis aux femmes ultimes médiatrices du monde moderne, puis à la vie, puis à la mort. Le roman dit tout, explique tout, ouvre tout.

Ce sont des aveux qui interdisent de juger, qui protègent l'auteur, et c'est pourquoi il faut toujours recommencer et à vous lire et à vous admirer.